

La gauche décomplexée

Julien Lefort-Favreau

Number 308, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77956ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefort-Favreau, J. (2015). La gauche décomplexée. *Liberté*, (308), 54–55.

La gauche décomplexée

La revue américaine *Jacobin* renouvelle le discours socialiste.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

DEPUIS 2011, la revue américaine *Jacobin* ne cesse de gagner en notoriété. Les *young radicals* non sectaires qui sont responsables de cette publication papier et web sont en effet très actifs : seize numéros au compteur, une collection de livres chez Verso, une activité riche et frénétique sur les réseaux sociaux ainsi que des associations avec divers groupes militants afin d'organiser événements et groupes de lecture partout à travers l'Amérique du Nord. S'intéressant tout à la fois à l'économie, à la politique et à la culture, *Jacobin* s'inscrit largement dans un renouveau de la pensée marxiste, sans toutefois marquer une appartenance idéologique stricte. Il s'agit donc de regarder l'état du monde avec lucidité, et surtout de proposer des stratégies pour renverser le sens en apparence irréversible des choses.

Des idéaux socialistes animent la revue et, comme le déclare son éditeur, Bhaskar Sunkara, l'objectif est manifeste de concilier une pensée libertaire et de réaliser le projet non abouti des Lumières – ce qui n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes théoriques, il faut bien l'avouer. Le terme « radical » indique toutefois bien dans quelle tradition politique s'inscrit *Jacobin*. S'il semble souvent ardu au Canada d'avoir une foi aveugle dans les partis politiques, la chose est virtuellement impossible aux États-Unis ; l'élection d'Obama a pu, très brièvement, faire battre le cœur de quelques esprits gauchistes, mais sept ans plus tard, la vaste majorité de ses décisions semblent tout simplement indéfendables du point de vue de la justice sociale. Des organisations politiques détachées des structures de partis, plus proches des associations communautaires ou des syndicats, semblent en effet davantage caractériser la dissidence à l'américaine. Plus concrètement, cela implique que, si *Jacobin* s'intéresse aux enjeux internationaux, les luttes locales y tiennent tout de même le haut du pavé.

Le numéro 15 / 16 de l'automne 2014 est à cet égard très évocateur. Cette livraison double sur la ville arbore un titre qui laisse peu de place à l'interprétation : *Paint the Town Red!*. Divisé en trois grandes sections : « *Infrastructure* », « *Architecture* » et « *Workers* », ce numéro propose une foule de manières de repolitiser nos villes en exposant à la fois des problèmes liés à la transformation néolibérale des milieux urbains et des initiatives communautaires ou municipales réussies. La variété de sujets abordés dans ce numéro étonne

et donne un aperçu de l'étendue de la compétence des auteurs : logements sociaux, logique néolibérale sous-jacente au jeu vidéo *Sim City*, PPP à la sauce américaine, délocalisations liées à la Coupe du monde de Rio, fonctionnement des zones économiques spéciales dont nous a déjà parlé ici Alain Deneault, entrevue avec Richard Florida sur l'« économie créative », embourgeoisement du sport professionnel, associations communautaires de la Vienne Rouge des années 1920-1930, urbanisation de la classe ouvrière chinoise, « suburbanisation » de la classe ouvrière américaine, réfutation de l'idée que les urbains ont une empreinte écologique moindre que celle des ruraux, etc. Spectre d'intérêts extrêmement large, mais qui chaque fois permet de poser la même question fondamentale : en quoi le découpage de l'espace est-il une question éminemment politique ? Ce qui peut a priori avoir l'air d'un truisme exige néanmoins des réponses précises que nous offre *Jacobin*. Les auteurs nous invitent non seulement à nous méfier du contrôle de l'espace urbain par les forces néolibérales, mais aussi des fausses alternatives « de gauche » qui tendent à domestiquer nos villes. En somme, le titre *Paint The Town Red!* en appelle, sinon à une insurrection, au moins à un changement profond dans l'organisation politique locale. Ce qui est appréciable ici est que la revue se montre tout à fait pragmatique, évitant habilement les énoncés de principe trop spéculatifs. Il s'agit, certes, d'un périodique fortement influencé par divers courants théoriques de gauche, mais les articles ont presque toujours une visée véritablement pratique ou documentaire.

L'entretien avec Richard Florida est un exemple de la manière dont *Jacobin* tente de défaire les discours dominants par la critique d'objets précis. Les thèses de ce professeur de l'Université de Toronto ont eu une très grande fortune partout dans le monde, et notamment dans la belle ville de Montréal où Simon Brault, le directeur du Conseil des arts du Canada, en fut l'un des plus ardents défenseurs. Son livre *The Rise of the Creative Class* fait la promotion de l'idée qu'une nouvelle classe de travailleurs créatifs urbains compose environ 35% de la population active et que celle-ci constitue le fer de lance de l'économie. Florida, afin de mesurer la créativité d'une ville, utilise la « règle des trois T » : technologie, talent, tolérance. Pour le redire avec les mots ironiques de Erin Schell, auteure de l'entretien dans lequel

elle interroge Florida de manière serrée sur les contradictions de son travail : « *It follows that progressive policy decisions aimed at nurturing an open-minded urban ecology of arts and culture that appeal to the tastes of the creative class – charming Wi-Fi equipped cafés, vintage boutiques, cozy galleries, and music venues – are seen not only as an effect of economic prosperity, but as a cause of it.* »

Scepticisme, donc, de la part de *Jacobin* qui croit que cette créativité n'est possible qu'à condition de pactiser avec le capitalisme néolibéral. Pour le dire simplement, on ne peut pas reprocher à Florida d'avoir de mauvaises intentions, mais on peut lui faire remarquer que sa conception des classes sociales fait l'impasse sur les *luttés de classes*. Dans l'entretien, il admet volontiers qu'il se situe plutôt du côté de ceux qui veulent réformer le capitalisme, le rendre plus égalitaire, position qui, on le comprend, n'est pas celle de *Jacobin*. Florida est une cible intéressante, parce qu'il incarne un discours progressiste bien-pensant qui agit véritablement dans le sens d'une transformation de l'organisation de nos milieux urbains.

Ce numéro met donc en évidence le souci de *Jacobin* pour les enjeux municipaux, notamment parce qu'ils concernent la qualité de vie de tous les citoyens, et en dernière instance, la répartition des richesses. Si certaines luttes globales semblent parfois impossibles à mener, il est réaliste de se concerter localement pour opposer au néolibéralisme des solutions alternatives qui dépassent largement, par exemple, la gestion des déchets, et touchent aux enjeux les plus fondamentaux de la liberté humaine : l'éducation, le soin du prochain. Cette attention aux enjeux locaux n'est toutefois pas un aveuglement sur les dynamiques globales qui animent la planète. Il s'agit plutôt pour la revue d'observer sobrement des cas d'espèce, ici et ailleurs, dans le passé et au présent, afin de réaliser les promesses émancipatrices de la ville.

Si *Jacobin* fait la part belle aux enjeux économiques et sociaux, elle est également sensible à la manière dont l'art se fait le relais des mouvements sociaux et de l'agitation du monde. Si, parfois, les « gauchistes » tendent à instrumentaliser l'art en le réduisant à sa fonction documentaire ou militante, l'écueil est ici habilement évité. Eileen Jones signe par exemple une critique dévastatrice de *Wolf of Wall Street* intitulé « *Crocodile Tears of The Wolf* ». Le chapeau du texte est sans équivoque : « *The Wolf of Wall Street's eleventh-hour Hail Mary doesn't atone for the rest of the film's gleeful celebration of rich assholes.* » La critique ne prétend évidemment pas que les seuls films valables sont ceux qui

représentent et glorifient les classes populaires. Mais elle soutient qu'on peut légitimement remettre en question la portée critique du film de Martin Scorsese. Fait-il véritablement autre chose que célébrer le mode de vie des « *assholes* » de Wall Street ? Ne cautionnerait-il pas, à son insu, l'idée que les Jordan Belfort ne sont que des exceptions, les pommes pourries d'un système qui, par ailleurs, fonctionne merveilleusement bien dans le meilleur des mondes ? En bref, il ne s'agit pas tellement de déceler l'« idéologie cachée » des œuvres sur un mode cryptoparanoïde, mais bien de tenter de comprendre le monde à travers les représentations qui circulent dans l'espace social américain.

Il est vrai qu'à *Liberté*, nous avons souvent le regard tourné vers l'Europe. Mais nous sommes tout de même attentifs à

ce qui s'agit ailleurs sur le grand continent nord-américain. À ce compte-là, la lecture de *Jacobin* recèle plusieurs vertus. Assez récemment, le débat sur la Charte de la laïcité a mis en évidence la difficulté à importer au Bas-Canada les idées républicaines ou les idées de laïcité à la française, ce qui ne signifie pas qu'il n'existe pas une voie entre le relativisme libéral et le républicanisme à tout crin. En effet, le socialisme de *Jacobin* est porté par des principes universels, mais la revue manifeste aussi un réel souci pour les revendications féministes, LGBT ou raciales.

Cela transparait notamment dans la diversité des auteurs qui tranche clairement avec le *waspyisme* crasse de certaines

publications « progressistes » ; la gauche caviar new-yorkaise a des mérites, mais pas celui de remettre en cause les fondements du capitalisme. La vitalité des luttes de gauche passe en effet par une variété de tactiques et de discours, dont certains renouent avec un passé où la gauche n'était justement pas que l'apanage des riches urbains. « *The most profound defeat of the past three decades has been the retreat of the socialist left and the consequent lowering of both social and political expectations – both in what we hope for what we believe we can collectively achieve. The idea of socialism has been sidelined as pie-in-the-sky. But what is really utopian is the promise that a better life within capitalism is around the corner. The radical must increasingly declare itself the practical.* » Ce sens pratique ne saurait camoufler le fait que *Jacobin* fait parfois preuve d'une relative faiblesse théorique. Mais ne crachons pas dans la soupe : le périodique regorge de solutions, dont plus d'une pourrait servir d'exemple à la gauche québécoise. Assumer l'usage du mot socialisme tout en récusant tout ce qui peut flirter, de près ou de loin, avec l'infâme « troisième voie » du compromis serait déjà un début. **L**

